

14 Oct. 1977

LA REPUBLIQUE DU CENTRE

LETTRES et CULTURE

VISITE A LA DIXIEME BIENNALE DE PARIS

Consacrée aux créateurs de moins de 35 ans, la dixième Biennale de Paris s'est ouverte le 17 septembre au Palais de Tokyo, 11 et 13 avenue du Président-Wilson à Paris, et doit fermer ses portes le 1er novembre. Elle accueille 150 « artistes » de 25 pays.

« Dire que nul préjugé, nul apriorisme ne se manifesterait non seulement faux mais stupide », note Georges Boudaille, délégué général. Mais qui pourrait avoir une semblable impression ? L'apriorisme est clair, patent : il s'agit de montrer, d'« inculquer » des œuvres d'« avant-garde ». Il s'agit d'une information sur l'art en train de se faire », note encore Georges Boudaille.

Mais où est la nouveauté ? Où est le « progrès » ? Les faux iconoclastes pèchent en fait par un excès de « déjà vu » : les modes n'arrivent même plus à en être, desservies par des moyens de communication très rapides (si demain, Monsieur X, décide d'exposer des carafes d'eau, nul doute qu'un peu partout dans le monde, son acte sera reproduit, imité).

Que voit-on à cette Biennale ? Un peu de tout, et même de la vidéo, dont on peut penser objectivement qu'elle n'a pas sa place dans une exposition qui devrait être consacrée aux arts plastiques : elle est, c'est une évidence, plus proche du cinéma ou de la télévision que la peinture (bien des œuvres projetées ont d'ailleurs déjà été diffusées par des télévisions étrangères, en particulier en Allemagne et aux Etats-Unis) et ne pourrait trouver son public que précisément dans celui du grand ou du petit écran : en général, les visiteurs de la Biennale ne connaissent pas à l'avance le programme vidéo projeté ; ils rentrent au hasard dans l'une des salles et voient seulement un morceau de film. Pour faire connaître les œuvres des jeunes créateurs de vidéo, il serait donc sans doute préférable d'organiser un festival propre à celle-ci.

Mais on trouve aussi de la « poésie », à la Biennale. Voici par exemple un texte inscrit en gros caractères sur un pan de mur, texte qui dénote une idéalisation on ne peut plus poétique et subtile et un niveau grammatical des plus élevés, et qui reflète assez bien l'ambiance « intellectuelle » de la Biennale :

« Je ne veux pas un pouce, pas une seule centimètre (sic).

« Je ne veux rien de votre société pourrie !

« Je la déteste et j'ai juré

« De ne rien avoir à faire avec elle ! » ;

ou cet autre texte, plus original encore que le précédent :

« La lutte continue !

« La lutte continue !

« La lutte continue !

« Ni les capitalistes

« Ni les présidents du Conseil (ou les ministres de l'Intérieur avec leurs polices secrètes)

« Ni les bureaucrates du Parti

« Les dirigeants des syndicats

« Les élus aux postes de confiance

« Ni les opportunistes de Droite

« Ni les opportunistes de Gauche

« Peuvent l'empêcher (sic)

« Entre la vie la mort la lutte continue

« Ne crois à rien d'autre ».

On voit donc combien variée est la Biennale : vidéo, poésie, photographie, aussi (et surtout), et enfin, même, peinture.

Disons tout de suite qu'en ce qui concerne la photographie, le parti pris n'est pas de faire de la photo d'art. Ce serait trop facile. Il s'agit avant tout de photos délibérément banales, prises dans le « vécu » (pour employer un mot très en vogue dans l'intelligentsia éclairée). Mais prenons quelques exemples, afin d'éviter d'être traité de zolle irresponsable :

Edmund Kuppel expose des photographies de paysages et les commente ainsi : « Je n'ai jamais été dans la forêt que j'ai photographiée. Je n'ai même pas photographié une forêt. Lorsque j'ai fait ces photographies, je me trouvais dans des bistrot parisiens. Ce que je photographiais, c'était des papiers peints ».

L'œuvre exposée par Dieter Hacker s'intitule : « Aplanir une montagne », et est composée de

on peut lire : « tatouage à partir de 125 francs » (sont exposés aussi toutes sortes de dessins : sans doute les tatouages possibles). Je n'ai pas réussi à comprendre si cet « ensemble » constituait une « œuvre d'art » — Pourquoi pas ? L'étalage de cailloux et de journaux est bien considéré comme tel — ou simplement un stand pour se faire tatouer.

Quant aux œuvres picturales exposées à la Biennale, notons



Hector Guiffre « Le marchand » Argentine

10.000 photographies jonchant le sol d'une pièce. Qui osera prétendre qu'il n'y a pas d'émotion dans une telle « œuvre » ? Qui osera dire que chacun peut en faire autant dans son pourpris et qu'il suffit pour cela de disposer d'un grand nombre de photos et d'une pièce vide ? Personne, sans doute, à part quelques envieux. D'ailleurs, l'auteur commence très bien son œuvre. Il dit : « L'Art doit saisir le bourgeois à la gorge. Il ne doit pas satisfaire aux besoins de jouissance des oisifs mais aiguïser notre conscience et nous faire participer à un monde immense d'expériences sensorielles ». C'est tout dire.

Dans un autre genre, citons le groupe Untel, qui expose un « Environnement de Type Grand Magasin ». On y trouve un porte-revues comportant d'un côté les journaux du 21 mars 1977, et de l'autre ceux du 17 mai : des débris de démolitions, des caisses de déchets de consommation...

Remarquons aussi le stand Confection-prêt-à-porter où Raymonde Arcier expose un grand tricot (300 x 350 cm) : Raymonde Arcier aura sans doute des émeutes dans ce domaine — le tricot — largement ouvert à la jeunesse.

Dans un coin, on peut voir une table derrière laquelle se trouvent deux chaises. Des fleurs dans deux bouteilles en plastique sur la table (on a déjà compris que le décor est nettement intimiste et original). Sur une plaque en métal fixée au mur,

quelles sont presque toutes abstraites et en général de grand format : il s'agit soit de panneaux monochromes (par exemple, les 4 triptyques exposés par Remy Zaugg, soigneusement et régulièrement badigeonnés en blanc cassé, dont chaque troisième panneau comporte une petite inscription : « peinture »), soit de découpages géométriques de toiles, soit de colorisme abstrait.

Signalons cependant l'exception constituée par les œuvres, non abstraites, et qui présentent un certain intérêt, des peintres latino-américains : Jorge Alvaro, Oscar Munoz, Hugo Alberto, Hugo Alberto, Sbernini et Héctor Guiffre.

Anathème

Nous avons rencontré M. Masafumi Maïta (Japonais), qui expose à la Biennale et à Paris pendant la durée de celle-ci. Les œuvres qu'il présente sont des « situations » (numéros 18 à 21), constituées pour la plupart d'une grande photographie (de rivage, par exemple), devant laquelle est placé un panneau métallique oxydé. Cela peut être aussi un panneau photographique représentant l'intérieur d'un dépôt d'ordures devant lequel sont disposés un lampadaire et des poubelles.

17 Nov 1977

Parmi les œuvres les plus surprenantes présentées à la dixième Biennale de Paris, on a pu remarquer... un pull-over !

Mais pas n'importe quel pull-over ; celui-ci était de format géant : 3 mètres sur 3,50 mètres, réalisé par l'artiste **Raymond Arcier**.

On ignore à qui est destinée cette « petite laine » !



Travaux de femmes

L'UNE (Colette) se construit une chambre dont les murs, le plafond et le sol sont constitués de pièces de soie déchirées et froissées : une sculpture-demeure. Comment habiter ? Comment faire ressembler son logement à ses rêves ? Qu'est-ce qu'un espace privé, un espace intime ? Ce sont les questions que nous impose Colette.

Lorsqu'une autre (Raymonde Arcier) expose un pull-over géant (300 cm x 350), elle veut montrer l'infinité patience des travaux féminins. « Enlève (dit-elle) mes travaux de dames et je parle en dehors de moi. » Elle voit aussi dans le tricot géant une libération : « Mes mailles s'élargissent, mes nœuds s'ouvrent. » D'autres, sans se renier comme femmes, choisissent des techniques qui ne sont pas, dans notre culture, liées aux travaux de la femme. Annette Messager juxtapose des photographies qui ressemblent à des chromos et des dessins qui miment la photographie. Elle propose des jeux, volontairement ambigus,

entre le reportage et le rêve, entre le noir et la couleur, entre le bon et le mauvais goût...

Deux jumelles, les sœurs Schmidt-Heins, nous obligent à réfléchir sur la matérialité des livres. Certaines de leurs pièces enregistrent le travail des saisons : elles enterrent du papier et présentent les modifications provoquées par l'humidité. Suzanne Harris choisit la simplicité des formes, l'usage de structures lourdes (que l'idéologie voudrait réserver aux hommes). Elle nous oblige à enjamber, à traverser un énorme cadre posé de guingois : forme élémentaire en déséquilibre.

La X^e Biennale l'indique : il n'y a pas un art des femmes mais une multiplicité dispersée d'œuvres produites par des individus féminins. Trop d'artistes masculins semblent à la recherche d'une école, d'un style déjà constitué, d'un maître. Les femmes, semble-t-il, y ont — davantage que bien des hommes — su manifester leur individualité.

Gilbert Lascault



The Wake of Mme Récamier, de Colette (USA) : une sculpture-demeure



Groupe UNTEL (France) Environnement de type grand magasin

(Photo André Morain)

A ma question : « Que voulez-vous exprimer ? » il a simplement répondu : « C'est difficile à dire ». Il a ajouté qu'il ne se considérait ni comme un peintre (ce qui est la moindre des choses quand on ne fait pas de peinture), ni comme un photographe. Sa seule volonté est « d'exposer des objets ensemble ». Il se place, m'a-t-il dit, dans le mouvement conceptuel. Je n'ai pas osé lui demander s'il pensait avoir mis de l'émotion dans ses œuvres : cette notion « d'émotion », de même que celle de « sensibilité », sont manifestement rejetées par la Biennale : qu'importent Vermeer, Friedrich, Goya, puisque nous avons aujourd'hui des dépôts d'ordures, des débris de démolitions et des tricot géants ?

M. Gérard de Forty écrit d'ailleurs dans le catalogue de la Biennale que les exposants « ne seront appréciés que d'une faible minorité. Mais ce n'est pas une raison pour inciter les artistes à s'abaisser au niveau des masses (sic) pour essayer de persuader notre public qu'il devrait aimer ce qui lui est incompréhensible. Il est préférable qu'un petit nombre arrive à comprendre quelques artistes ».

Laissons donc, pour finir, la parole, à l'éminent aristarque Tormaz Brejz, sans doute très au-dessus des « masses » qui écrit à propos de la peinture contemporaine : « Si vous voulez, dans les tableaux, mettre en scène le rituel d'une mythologie privée, il vous faut d'abord expulser de l'image le travail projectif du dessin. Il faut repousser le dessin jusqu'à la marge, le lancer par-dessus bord, et laisser la différenciation des taches de couleur — à l'efficacité intrinsèque des matières utilisées, la disposition des couches et des traits de couleur — à la logique de l'élaboration qui » etc., etc.

Philippe DEJEAN.

26 Oct 1977